

L'exploit des bienheureuses martyres d'Orange

A certains moments de l'histoire toutes les contradictions propres à l'humanité s'intensifient à l'extrême. On pourrait croire que les forces du mal l'emportent sur le bien. Ce fut le cas en France durant la terreur révolutionnaire qui marqua la fin du dix-huitième siècle.

Le désir de transformer de manière radicale toutes les coutumes séculaires de la société en se basant sur des concepts purement théoriques a conduit à des actes d'une cruauté inouïe. L'instrument de « réforme » dont usaient principalement les comités révolutionnaires agissant dans tout le pays, c'était la guillotine. Tous ceux qui semblaient manquer de loyauté à l'égard du nouveau régime finissaient sous sa lame.

Quand on vous accusait d'être « mal disposé », il était indispensable de prononcer une sorte de serment connu sous le nom de « Liberté - Egalité ».

A Orange, dans le sud de la France, parmi les personnes arrêtées sous simple soupçon d'opposition à la cause révolutionnaire se trouvaient les religieuses des couvents avoisinants, désormais frappés d'interdiction. Trente-deux d'entre elles, qui reçurent par la suite le titre de bienheureuses martyres d'Orange, furent exécutées pour avoir refusé de prêter serment au nouveau pouvoir. Pour quelques

mots qu'elles n'avaient pas voulu prononcer. La plupart motivèrent leur refus en déclarant que ce serment était contraire à leur conscience, à leurs vœux, à leur fidélité au roi.

L'une d'elles, la plus jeune, la sœur du Bon Ange, âgée de seulement 22 ans, était d'une étonnante beauté. Le bourreau, frappé par sa grâce, lui proposa de l'épouser, promettant de lui sauver la vie. Indignée par cette proposition, elle s'exclama : « Fais ton métier, moi je veux ce soir souper avec les anges. »¹

Cette pensée nous vient : à notre époque, un « héros de notre temps » - car chaque époque historique a son propre type de héros - éprouverait-il la même difficulté à dire quelques mots, grâce auxquels il aurait la vie sauve ?

Pour répondre à cette question, il faudrait définir les traits de notre héros supposé.

Jean Brun, dans *l'Europe philosophe*², indique l'apparition d'un nouveau héros à la frontière du gothique tardif et de la Renaissance. Personnage à moitié réel, à moitié mystique. Faust, être hors norme, capable de s'insurger contre Dieu. Il est aussi l'*homo faber*, démiurge agissant selon la méthode et conformément au but de Descartes : « ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature ». Ce héros est capable de transformer tout ce qui se trouve dans son champ de vision, de l'améliorer à sa manière. En cet acte s'incarne la liberté que

Dieu accorda à l'homme, affirme en 1496 Pic de la Mirandole dans *La dignité de l'homme*. Suivant le même raisonnement, Descartes préfère un savoir pratique qui produit des résultats concrets. Un savoir qui permet de « ne pas attendre les bienfaits de la nature, mais de les lui prendre », selon les paroles d'un savant de l'époque stalinienne.

Les bourreaux des religieuses martyres appartenaient certainement à la catégorie des héros faustiens. Ivres de leur pouvoir pour lequel ils étaient prêts à vendre leur âme à n'importe qui ou au diable lui-même, pourvu que le prix soit substantiel.

Mais notre monde connaît aussi un autre type de héros. Frère cadet de l'entrepreneur *homo faber*. Il ne possède pas son énergie furieuse, il est en proie au spleen, à la mélancolie et l'acédie est son état permanent³. La fatigue, fruit de l'agitation incessante de son frère aîné, s'incarne en lui. L'amertume de l'âme, démon de midi, entraîne le doute à l'égard de tout et de tous, qui mène au nihilisme. Au 19^e siècle, le poète et écrivain russe Mikhaïl Lermontov a représenté un tel personnage dans son roman *Un héros de notre temps*. Vivre ou mourir n'a pas grande importance à ses yeux. Il se dit avant son duel : « Mais quoi ? Mourir ? Soit ! Mourir ! La perte pour le monde n'est pas grande ; et moi-même je m'ennuie déjà passablement ! Je suis comme un homme qui

baille dans une soirée dansante et ne va pas se coucher, tout simplement parce que sa voiture n'est pas encore là. Mais la voiture est prête. Adieu !... »

Il est difficile de se représenter ce héros marchant vers son exécution parce qu'il a refusé de prononcer quelques mots dépourvus de sens à ses yeux (comme tout le reste). Seuls le narcissisme et un ego hypertrophié remplacent chez lui les convictions et la foi.

« Des fanatiques, des vierges folles ! », tels sont les qualificatifs que les juges ont donné aux religieuses condamnées à mort. La conscience révolutionnaire était hors d'état d'appréhender les motifs des saintes femmes.

On a conservé de nombreux témoignages oraux et écrits des événements de ces temps tragiques. Et notamment un témoignage poétique particulièrement frappant. L'une des sœurs exécutées était poète. La sœur Théotiste du Saint-Sacrement, née Marie-Elisabeth Pélissier, composait de longs poèmes pour chaque événements marquant du couvent, écrivait aussi des vers plus courts et les chantait elle-même, étant dotée d'une fort belle voix.

Peu avant sa mort, elle composa en prison une *Ode à la guillotine*, œuvre d'une force immense qu'on peut aussi considérer comme le testament non seulement de son auteur, mais de toutes les sœurs assassinées qui étaient très proches les unes des autres.

L'une des premières et des plus importantes vertus de la poésie, c'est l'économie des moyens d'expression. En quelques mots, en une phrase, le poète peut exprimer ce qu'un texte discursif expose en de nombreuses pages. La poésie a la capacité d'élargir les frontières de la langue commune, de ressusciter la sonorité de la parole première qui y sommeille. Le premier mot qui s'envole des lèvres humaines, écho du *fiat* divin. La poésie retourne la langue à l'envers, dénude le sens, rapproche les époques en un seul instant éternel. Telle est la dernière œuvre de sœur Théotiste.

Quel auguste poteau
Dressé pour mon supplice.
L'amour est le marteau
Qui frappe sans pitié
Personne n'aura de moitié
A mon généreux sacrifice.
Les traits de mon vainqueur me laissent aux abois.
Je suis enfin réduite à l'agonie.
Heureuse mort qui finit sur la croix
C'est là que je trouve la vie.

Une phrase étrangement paradoxale arrête notre attention : « L'amour est le marteau / Qui frappe sans pitié ». Selon notre conception actuelle, « l'amour » est associé à des émotions positives, il apporte plaisir et joie de l'existence. Mais ici des coups douloureux résonnent en nous... Et nous

nous souvenons de l'amour-souffrance. Malgré nous, la douleur de la Crucifixion surgit devant nos yeux, les coups du marteau qui enfonce des clous dans la chair, le bois de la croix... Pour La sœur-poète l'amour est sacrificiel, ce n'est pas le désir commun d'un amour personnel, comme un bien auquel on a droit, mais un amour qu'on donne à l'autre avec abnégation. Et fierté : « Personne n'aura de moitié / A mon généreux sacrifice ». Les traits du vainqueur invoquent la peur, il est bourreau et c'est peut-être aussi la mort elle-même, l'image de sa propre agonie qui surgit devant les yeux de la victime. Mais cet instant de terreur existentielle n'est rien d'autre qu'un reflet de la condition humaine, comme dans la caverne de Platon, et celle de Pascal : « un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour. »⁴ Dans une telle situation, considère Pascal, il faut être aveugle pour ne pas chercher Dieu. Une existence est heureuse qui s'achève sur la croix, affirme la poétesse, ici se trouve la vie.

Les vers où elle avoue sa crainte de ne pas être suffisamment forte au moment de l'exécution et espère le soutien de Dieu qui ne l'a jamais abandonnée évoquent les psaumes. « Ma force est dans son pouvoir. / Il anime mon

courage / En m'appelant au combat ». Pour elle, comme pour les autres sœurs, affronter cette mort imposée par « les héros de la révolution » n'est pas seulement un acte d'amour sacrificiel, cet amour est aussi une lutte du bien contre le mal.

Le vers est d'une pureté extrême, l'auteur transmet simplement ce qu'elle a sur le cœur, sans dissimulation, et la forme poétique semble naître d'elle-même, aisément, avec finesse et harmonie.

Elle s'inquiète que la voix de la nature ne s'exprime trop puissamment : « Si la voix de la nature / Me parlait un peu trop fort, / Si l'aspect de la torture / Me faisait craindre la mort ».

En prison, au pied de l'échafaud, toutes les manifestations du monde libre, que ce soit un rayon de soleil sur le mur, un souffle d'air frais, un chant d'oiseau, simplement le souvenir d'une vie heureuse désormais révolue réveillent une vague de nostalgie qui affaiblit l'âme. La nature, qui désigne étymologiquement tout ce qui naît, implique une volonté de survie, d'autoconservation. Le corps, la chair réclament de vivre et non pas de mourir. Seule la puissance de l'esprit peut élever l'être humain au-dessus de sa nature. Et de quelle force d'âme faut-il disposer pour se moquer de la guillotine !

La guillotine inquiète

L'esprit faible, un faible cœur :

Je peux craindre sa toilette,

Sa fin ne me fait pas peur.

L'homme est tragique, soit il se laisse conduire par un orgueil démesuré et jamais satisfait comme Faust, notre premier héros. Soit, paralysé par le scepticisme et l'incroyance comme Petchorine, le héros de Lermontov, il demeure horrifié par la condition humaine.

Mais ce qui s'est passé sur la place d'Orange où se dressait la guillotine aux temps obscurs, au paroxysme de la cruauté, témoigne d'une autre Vérité. Pascal a dit : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger »⁵

Il est difficile de qualifier d'héroïnes les trente-deux religieuses exécutées, leur exploit ne se range pas dans cette catégorie. La mort qu'elles ont préféré est un choix qui découlait de toute leur vie. Elles étaient heureuses d'accomplir ce à quoi elles avaient toujours aspiré.

« Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux. »

« Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on vous calomnie de toutes manières à cause de moi... »

1. docteur Joseph Goubert, *Les trente-deux bienheureuses martyres d'Orange*. Editions du Dauphin.

2. Jean Brun, *L'Europe philosophe*. pp.151-152.

3. *Propos sur le nihilisme comme fruit de l'acedie et de la mélancolie.*

Catholica N°137.

4. Pascal, *Pensées, fragments, Brunshvicg* 199

5. Pascal, *Pensées* 593